

DOSSIER

UN AN DE RAPPROCHEMENT INÉDIT

Journalistes, Coronavirus et expertise scientifique

Après l'urgence des débuts vient le temps de l'introspection. Tirer des enseignements du traitement médiatique de cette première année de crise sanitaire, économique et sociétale. Parmi les nombreuses questions à se poser collectivement : qu'en est-il des relations entre expert-es, scientifiques et journalistes ? Quelle dynamique de travail ? À qui donne-t-on la parole ?

Il semble que le COVID-19 ne soit pas encore parvenu à dépeussier une vieille habitude : le recours fréquent aux mêmes noms, généralement des hommes, souvent suggérés par les services presse de trois universités francophones. Ce Coronavirus ouvre par contre la voie à davantage de journalisme d'expertise, voire de journalisme scientifique. L'antithèse du journalisme touche-à-tout.

Il y a un an, Marius Gilbert ne connaissait rien au monde des médias. Jusqu'alors, il était contacté une à deux fois par an, par l'un-e ou l'autre journaliste, quand l'ULB publiait un communiqué relatif à son domaine d'expertise. Pas de quoi construire une relation de confiance avec une rédaction. Ses consoeurs et confrères scientifiques étaient généralement dans le même bateau : peu de contact, pas de relation, pas d'échange.

Il y a un an, RTL ne connaissait rien au monde des pandémies et des Coronavirus - tout comme les autres médias belges francophones, d'ailleurs. "On a dû comprendre rapidement un sujet jamais abordé, explique Laurent Haulotte, directeur de l'information chez RTL. Apprendre qu'un virologue n'est pas un épidémiologiste, ni un spécialiste des soins intensifs. Il y a beaucoup de nuances. Naïvement, je pensais que la science était quelque chose d'homogène. Or, il existe au sein des experts des interprétations très différentes d'une même situation. Les propos tenus sont parfois antagonistes... D'où la distinction entre les experts "alarmistes" et les experts "rassuristes". On a reçu tous les



profils sur nos plateaux. On n'avait pas anticipé cela et quand on s'en est rendu compte, il a d'ailleurs fallu rééquilibrer

les choses."

Suite en pages 2, 3, 4 et 5

Catherine Joie

JUSTICE

SAISIR UNE CAMÉRA EST UN VOL D'USAGE, MÊME LORSQUE L'ON EST POLICIER

La police ne peut saisir une caméra et en effacer les images captées

15 octobre 2015. Manifestation contre les traités de libre échange TTIP et CETA. Passage des manifestants par la police bruxelloise aux abords du conseil européen. Deux journalistes, malgré qu'ils se soient clairement identifiés comme tels, sont arrêtés administrativement. Ils couvrent l'événement pour ZIN TV en partenariat avec ATTAC. Quelques heures plus tard, ils sont libérés. Thomas Michel et Maxime Lehoux reprennent le tournage immédiatement. Leur caméra est alors saisie par un policier, remise au supérieur de celui-ci pour « examen des images ». Les rushes n'y survivent pas : ils sont effacés. Commence alors un long périple judiciaire pour savoir si ces policiers étaient ou non en droit de faire ce qu'ils ont fait. La réponse est non. Il a fallu cinq ans pour qu'un tribunal correctionnel la formule.

Suite en page 6

G. M.

N°233

SOMMAIRE

06 Va et vient et Nouvelles agrégations \

06 Sport : Le menu gastronomique 2021 du Belgian Press Golf Club \

07 Rue de la déonto : fiction indigne \

08 Journaliste à la Une : Viktoria Thirionet

AJP

JOURNALISTES, CORONAVIRUS ET EXPERTISE SCIENTIFIQUE

Voici bientôt un an que la crise COVID a envahi la vie publique, nos vies privées et... les médias. De cette nouvelle et étroite relation sont nés des rapports plus serrés qu'ils ne l'ont jamais été entre journalistes et scientifiques. *Journalistes* en analyse leur nature, leurs limites et leurs conséquences.

Suite de la page 1.

Pour illustrer ce phénomène, prenons une courbe en forme de cloche (la fameuse, celle qu'il faut aplatiser). De janvier à mars 2020, l'épidémie atteint la Belgique, mais les journalistes ont encore peu d'expert-e-s en pandémies à portée de main. Réflexe immédiat : contacter les services presse des trois grandes universités francophones (UCLouvain, ULB, ULg). Premiers articles, premières interviews. "Il a fallu dénicher des épidémiologistes, des immunologues, des biostatisticiens... Et faire la distinction entre leurs professions n'est pas facile. Quand une personne acceptait de répondre à mes questions, je n'avais pas le temps de vérifier si elle avait publié dans les bonnes revues scientifiques", précise Benoît Mathieu (*L'Echo*). On était surtout contents de trouver quelqu'un qui acceptait de s'exprimer".



DES VISAGES QUI DEVIENDRONT FAMILIERS

De fil en aiguille, de journaux en cartes blanches, certains noms passent d'une rédaction à l'autre. Marc Wathélet (indépendant), Emmanuel André (microbiologiste, KULeuven, UZ Leuven), Marc Van Ranst (virologue, KULeuven). Les "bons clients" font leur apparition dans les éditions spéciales. Autant RTL que la RTBF cherchent des experts "qui deviendront des références pour le public", comme l'explique Laurent Haulotte. L'importance d'un visage familier. On pense à Yves Coppieters (épidémiologiste, santé publique, ULB). À Yves Van Laethem (infectiologue, CHU Saint-Pierre) pour RTL et à Marius Gilbert (épidémiologiste, ULB) pour la RTBF. Cette répartition des experts entre les deux grandes maisons "s'est faite très naturellement", selon le directeur de RTL. Le printemps avance, la crise continue de gonfler. Les angles journalistiques varient, tout

comme les profils scientifiques et médicaux. Certaines rédactions tentent de veiller à un équilibre femme/homme pour les expert-e-s sollicité-e-s - nouveau point d'attention qui entre, très doucement, dans les habitudes des journalistes. Les contacts se multiplient : Leila Belkhir (infectiologue, Saint-Luc, UCL), Charlotte Martin (infectiologue, CHU Saint-Pierre), Simon Dellicour (épidémiologiste, ULB), Michel Goldman (immunologie, ULB), et beaucoup d'autres encore... Dont Jean-Luc Gala (spécialiste en maladies infectieuses, UCLouvain). Longtemps associé à l'hôpital Saint-Luc par les journalistes, alors qu'il n'y exerce pas concrètement, Jean-Luc Gala est le seul expert de cette crise à avoir été réellement "blacklisté" par les rédactions, suite la prise de distance de l'hôpital Saint-Luc avec les propos du chercheur, en octobre 2020. On est alors au sommet de la fonction gaussienne.

"Notre hypothèse est qu'au début de la crise, the sky was the limit, puis à un moment donné, la diversité des profils a été réduite. On s'est retrouvés avec cinq experts appelés encore et encore", indique Ingrid Van Marion. Chercheuse en communication des sciences (science communication), elle fait partie de l'équipe de l'ULB qui étudie en ce moment les interactions entre journalistes et expert-e-s scientifiques, pour l'année qui vient de s'écouler. Leur corpus : 90.000 articles de presse parus en Belgique depuis le début de la crise COVID. Les médias concernés : *Le Soir*, *La Libre*, *L'Avenir*, *La Dernière Heure*, *La Capitale*, *De Morgen*, *De Standaard*, *Het Nieuwsblad*, *Het Laatste Nieuws*, *Gazet van Antwerpen*, *De Tijd*, *Le Vif* et *Knack*. La première étape de leur travail de recherche consiste à faire passer ces 90.000 articles dans un programme linguistique, pour en analyser le vocabulaire. Quelles expert-e-s sont citée-e-s ? En quels termes ? À quelle fréquence certains noms reviennent-ils ? Quid des biais de genre ?

Etc. Les premières analyses sont attendues pour fin février.

"JE SUIS UNE SORTE DE FILTRE"

Anne-Sophie Leurquin (*Le Soir*) est devenue journaliste santé début 2020, avec l'arrivée du COVID-19 et suite au départ du journaliste qui s'occupait jusque-là de cette matière. Partie de zéro, elle s'est constitué en un "un carnet d'adresse de malade", surtout grâce aux trois universités citées par tout le monde (ULB, UCLouvain et ULg). Avantage de la presse écrite, Anne-Sophie Leurquin explique qu'elle a l'occasion de multiplier les sources de même profil scientifique au sein d'un même article. Exemple : interviewer plusieurs microbiologistes avant de rédiger quoi que ce soit - méthodologie nettement moins compatible avec les contraintes de production des journaux radio ou télévisés. "Je fais parler beaucoup de gens. J'essaie d'être pluraliste, et puisqu'en presse écrite, on synthétise, cela me permet de garder, pour une même interview, les propos les plus pertinents et de mettre de côté les propos plus contestables. Je garde ce qui me semble le plus juste. Je suis une sorte de filtre." Adepte d'une stratégie plutôt expansive, donc, Anne-Sophie Leurquin essaie quand c'est possible d'élargir le champ de ses sources avec des profils scientifiques plus internationaux, comme Peter Piot (microbiologiste, London School of Hygiene and Tropical Medicine), "pointure belge à l'étranger". Stratégie inverse : Benoît Mathieu (délégué COVID pour *L'Echo*) remarque qu'il a plutôt écrié sa liste d'expert-e-s COVID au fil des mois, pour se focaliser sur certaines sources francophones ou néerlandophones. "Des experts qui ont toujours eu des propos mesurés, ni trop alarmistes, ni trop rassuristes. Des personnes qui remettent en contexte les données chiffrées, qui expliquent "pourquoi ceci" et "pourquoi cela". Du coup, pour le COVID, je dirais que je me fie à quatre ou cinq experts. Au fur et à mesure, on sait qui est mesuré, et à qui les faits n'ont pas donné cruellement tort."

LA CONFIANCE EST AU CENTRE DU JEU

D'autres journalistes interviewé-es dans le cadre de ce dossier confirment cette méthodologie : s'entourer d'un petit nombre d'expert-e-s, en qui la confiance est assurée. C'est également vrai pour certaines scientifiques. Prenons Marius Gilbert, qui dialogue fréquemment avec

EXPERTALIA : C'EST UTILE, C'EST GRATUIT ET C'EST EN LIGNE

Au risque de répéter une information déjà connue : Expertalia est la base de données d'expertes (femmes) et d'experts (hommes) issus de la diversité d'origine, initiée et mise à jour par l'AJP. À ce jour, 581 profils y sont regroupés, tous domaines d'expertise confondus. Pour chaque expert-e, on trouve les informations suivantes : nom, prénom, domaine de compétence, descriptif du parcours professionnel, situation géographique et coordonnées de contact (accessibles aux internautes identifié-e-s sur le site - <https://expertalia.be/>). Le point faible de cette base de données : de nombreuses expertes répertoriées pratiquent plutôt un métier de l'ordre du bien être, du care, des sciences sociales, de l'alimentation durable... L'AJP veille à corriger ce biais de genre, en proposant à des expertes d'autres secteurs d'activité, de s'ajouter au répertoire. (CJ)

EXPERTalia.be



certain-e-s journalistes en particulier. "Je suis sensible à la qualité du travail journalistique, dit-il. Il y a des journalistes avec lesquels je me sens plus en confiance. C'est très humain comme attitude, en fait. Mais je n'ai, à aucun moment, eu le sentiment que nos contacts fréquents se traduisaient par une emprise de ma part sur leur libre arbitre ou leur esprit critique." "Ces dynamiques se pratiquent davantage en presse écrite, poursuit-il. Je demande souvent un droit de regard avant publication. C'était surtout le cas au début de la crise, pour permettre à ces journalistes d'éviter les erreurs factuelles. Et du coup, je me rends compte que les informations passent très bien avec certains, alors qu'avec d'autres, il m'arrive de réexpliquer des informations très basiques. Ça explique ma proximité avec certains journalistes. Et puis très concrètement, à certaines périodes de l'année 2020, je ne pouvais tout simplement pas répondre à tous les coups de fil. J'enregistrais certains numéros et aux appels d'inconnus, je ne répondais pas."

CONVERSATIONS QUOTIDIENNES

Tutoiement, appels fréquents, échanges informels de points de vue ou d'informations précises, conversation continue, parfois sur Messenger ou WhatsApp, discussions après lectures d'articles scientifiques... Tous ces rapprochements sont apparus durant l'année 2020, à divers degrés, et nous ont été cités. C'est une dynamique naturelle, ajoute-t-on dans plusieurs rédactions. Comme aller boire un café avec une source journalistique plus traditionnelle, mais version COVID, et avec des interlocuteur-riche-s scientifiques.

Arnaud Ruysen (RTBF) et Marius Gilbert font partie des journalistes (généralistes) et des experts (scientifiques) qui se sont rapprochés. Ils ont notamment mené un projet de podcast en duo. "Mais j'ai toujours veillé à ce que Marius Gilbert ne soit pas mon seul interlocuteur, explique Arnaud Ruysen, bien que les

épidémiologistes ne soient pas très nombreux en Belgique francophone... Il y a quelques sources, et elles sont toutes assez convergentes dans la lecture de l'épidémie. Ceci dit, il me semble humain que dans une telle crise, des rapports de confiance se nouent entre experts et journalistes. D'autant plus lorsque ces experts ont l'humilité de nous renvoyer vers d'autres collègues quand nos demandes n'entrent pas dans leur champ de compétence, ou de reconnaître ouvertement qu'ils se sont plantés dans une analyse... Cette humilité et cette rigueur scientifique font que l'on se fie davantage à leur expertise. C'est à cela que tient la qualité de la relation. Pas au fait qu'on s'entende bien et qu'on ait envie d'aller boire un verre."

Le danger devient-il alors de rester bloqué-e sur ces expert-es de "haut niveau" ? "J'ai parfois dû me retenir d'inviter Marius Gilbert et Leila Belkhir dans CQFD, admet Arnaud Ruysen. Ils ont une grande rigueur intellectuelle, ils sont bons dans leur domaine et le public les connaît. J'ai sollicité d'autres profils, pour ne pas recourir systématiquement aux mêmes invités, ce qu'on pourrait nous reprocher. C'est important de montrer de la diversité, sinon on joue contre nous-mêmes." Au risque de se tirer une balle dans l'autre pied : perdre de l'audience, en se privant des expert-e-s connu-e-s. "C'est du moins mon intuition, avance Arnaud Ruysen. Ça ne m'étonnerait pas que le choix des experts influe sur l'audience."

LE PIÈGE DU BON CLIENT

Rechercher des gens à interviewer en direct, c'est le boulot des éditeur-ice-s des émissions de débat. Avec une flopée de critères en tête : être disponible, à l'aise à l'antenne, faire preuve

de vulgarisation mais aussi de précision, avoir des opinions fortes pour "donner un avis sur la société au-delà de sa propre discipline", nous explique une éditrice radio. Une attention est aussi portée sur le ton. "Ce n'est pas tout d'avoir une tête bien remplie, il faut aussi savoir s'exprimer. C'est intimidant pour des personnes qui n'ont jamais été médiatisées de se retrouver

d'un coup au devant de la scène." Intimidant et chronophage. Leila Belkhir a ainsi choisi récemment de faire une pause dans ses interventions médiatiques. Delphine Jarosinski, responsable communication des hôpitaux HIS, épatée par la disponibilité, la quantité et la qualité des expert-e-s présent-e-s dans les médias, s'interroge : "Comment font les hôpitaux académiques (surtout) pour répondre à ce point aux sollicitations des médias ? Dans les plus petites structures hospitalières, les infectiologues sont indispensables sur le terrain." Éviter de trop solliciter, tout en mettant la main sur de nouvelles sources. Chercher des profils, tâter le terrain... Mais qu'en est-il lorsque cette quête est incompatible avec le temps de travail des journalistes ? Lorsqu'ils ne disposent que de trois heures pour produire un sujet ? "On a un seul et unique critère de recherche pour trouver un expert, répond un journaliste directement concerné. Qui va me répondre avant 11 heures du matin et m'accorder une interview dans la foulée, afin d'avoir un sujet pour le JT de 13 heures. Tu appelles les numéros dont tu disposes déjà. Quelqu'un que tu connais, et donc que tu as déjà interviewé. Envoyer un email pour recevoir une réponse deux jours plus tard, ce n'est pas possible."

Constat valable pour le COVID, mais également bien au-delà. "Benoît Godart, pour la sécurité routière. Bruno Colmant et Etienne de Callataj, en économie. Je ne connais aucun journaliste qui n'ait pas leurs numéros à portée de main. C'est problématique. D'un point de vue économique, il serait intéressant d'entendre un autre point de vue que celui d'hommes blancs de 50 ans. Mais bien souvent, on n'a pas le temps de trouver d'autres profils ou même simplement d'aller interviewer un second expert pour confronter les points de vue. C'est le serpent qui se mord la queue." Après un an de couverture médiatique d'une crise multi-facette, qui a fortement mobilisé certain-e-s expert-e-s scientifiques, se pose donc une question : comment éviter que Marius Gilbert (par exemple) ne devienne le Pascal Delwit des sujets sanitaires.

Catherine Joie

Pour compléter la réflexion sur le manque de diversité des expert-e-s et au sein des rédactions : Alice Coffin, lecture indispensable. "Le génie lesbien", Alice Coffin, Grasset, 230 pages.

Suite en pages 4 et 5

ET SI LE JOURNALISME D'EXPERTISE DEVENAIT LA NORME

Les expert-e-s scientifiques et les journalistes veillent quotidiennement à ne pas déborder de leurs rôles. Pourtant, d'interview en interview, leur proximité croissante fait bouger les lignes, notamment chez certain-e-s journalistes. Ce travail d'expertise tombe à pic, dans un monde où les connaissances scientifiques sont grandissantes.

Où sont les frontières ? Entre les scientifiques qui entrent dans le moule médiatique et les journalistes qui s'intéressent d'un coup à la science ? Entre les questions qui respectent le champ d'expertise et celles qui poussent à sortir du cadre ?

1. L'INTENTION : QUE CHACUN-E RESTE À SA PLACE

Les journalistes et les éditeur-riche-s interviewé-e-s pour ce dossier nous ont tous et toutes souligné l'importance de comprendre et respecter le champ d'expertise d'un-e expert-e. Comprendre et respecter la différence entre un-e épidémiologiste et un-e virologue, et poser les questions qui collent aux bons profils.

Ils et elles apprécient également rencontrer des expert-e-s qui s'en tiennent à leur domaine d'expertise, et - encore mieux - qui renvoient vers des consœurs ou confrères mieux placé-e-s pour répondre à une interview hors de leurs compétences.

"L'immense majorité des experts auxquels on fait appel ne débordent pas de leur champ d'expertise, et nous avertissent s'ils n'ont pas la légitimité de répondre à l'une ou l'autre question, précise Hugues Angot (RTBF, Questions en prime). C'est pourtant le danger, et c'est une dérive qu'on a constatée durant cette année COVID. Certaines personnes prenaient la parole à tort et à travers, et sortaient de leur domaine d'expertise. Bon, c'est vraiment rare, il ne faut surtout pas en faire une généralité. Je pense à un ou deux cas seulement. Mais certains experts sont parfois allés trop loin, oui. Pourquoi ? Je pense que la couverture médiatique peut griser. Quand on constate ce genre d'attitude, on arrête la collaboration."

Il existe un terme anglophone pour désigner ce débordement. Epistemic trespassing, traduit ici librement par "intrusion épistémologique". "Ce sont les experts qui interviennent sur des sujets qui ne relèvent pas de leur champ d'expertise, détaille Ingrid Van Marion (chercheuse en communication des sciences, ULB). Un mélange confus entre de la perception personnelle et de l'expertise scientifique."

David Domingo, collègue d'Ingrid Van Marion pour cette enquête de l'ULB sur les interactions entre scientifiques et journalistes belges en 2020, émet l'hypothèse que le risque d'intrusion épistémologique augmente lorsque le temps d'antenne accordé aux expert-e-s s'allonge. "Si des journalistes font appel aux mêmes experts de façon quotidienne, ils progressent dans les questions qu'ils leur posent. Ils vont commencer à demander des informations sur la suite des événements, à quoi s'attendre pour ceci ou cela, etc. C'est comme ça que Marc Van Ranst, très sollicité en Flandre, est presque devenu un expert économique. Or, à force de parler de tout, on peut perdre sa crédibilité."

Suivant les formats éditoriaux, le type de questions et la fréquence des sollicitations, les journalistes pousseraient donc parfois certain-e-s expert-e-s hors de leurs domaines de compétence. C'est notamment le défaut d'émissions de débat ou de séquences radio comme le Parti pris (RTBF, Matin première), souligne une observatrice. "Les intervenants se sentent légitimes pour parler de tout et de rien, parce qu'on les fait réagir sur des sujets qui ne relèvent pas de leurs compétences."

"On a toujours envie de faire déborder, ajoute un journaliste de presse écrite. Il y a des experts dont on sait très bien qu'ils aiment parler, et qui parlent de tout. C'est tentant de les avoir en ligne et de vider le sujet avec eux, comme ça on a fait le tour. Donc évidemment qu'on cherche à multiplier les questions pour une seule personne. Mais au final, plus on connaît ses interlocuteurs, plus on sait sur quoi ils sont pertinents, et plus on évite les

situations problématiques."

Marius Gilbert nuance: "On me demande parfois de commenter une situation générale, et ça m'arrive de le faire parce que la question ne demande pas d'être nécessairement spécialiste pour y répondre. Prenons la vaccination. Je ne suis pas immunologue, mais ça ne m'empêche pas de répondre à des questions générales sur les vaccins. Dans 70 à 80% des cas, les questions ne vont pas en profondeur, ce sont des éléments d'information à destination du grand public. Je suis donc en capacité de répondre. Mais c'est là qu'il est important que les journalistes sachent si les experts sont, ou non, à leur place. Détecter si quelqu'un n'est pas légitime pour s'exprimer."

2. EXPERT-ES, SCIENTIFIQUES, JOURNALISTES : QUI FAIT QUOI

Mot fourre-tout par excellence, tout compte fait, qu'entend-on par "expert" ?

Côté médias, Laurent Haulotte (RTL) répond ceci: "C'est quelqu'un qui a acquis, par son parcours professionnel ou académique, une compétence dans le domaine que l'on souhaite traiter. Ça peut aller du sport à l'économie, en passant par la politique, ou dans le cas qui nous occupe depuis un an, les virus et les épidémies. Ce ne sont pas les médias qui décident si quelqu'un est expert ou non. Il faut que cette personne soit reconnue par ailleurs ; qu'elle ait déjà une certaine crédibilité."

Côté académique, Grégoire Lits (sociologue des experts, Observatoire de Recherche sur les Médias et le journalisme, UCLouvain) propose cette définition, qui fait la distinction entre expert-e-s et scientifiques: "On parle d'experts pour désigner des personnes dont on utilise les connaissances à des fins d'action. On mobilise donc les connaissances d'un expert pour résoudre un problème, tandis que les scientifiques produisent de la connaissance sans avoir un tel objectif. La finalité est différente. Certains scientifiques sont des experts, et certains experts sont des scientifiques, mais il n'y a pas de systématisme. Lors de la crise COVID, des scientifiques sont devenus des experts lorsque le politique leur a donné le mandat de produire de la connaissance pour de l'action (à savoir, lutter contre le COVID). Ils sont alors sortis de leur rôle scientifique pour entrer un rôle de conseil au pouvoir."

Les scientifiques ont donc un champ de recherche bien délimité. Les expert-e-s ont un champ d'action plus large et plus concret. Et il est intéressant de constater que ces deux ensembles d'individus partagent un objectif commun avec les journalistes: "Celui d'aider les citoyens à comprendre le monde qui les entoure, résume Ingrid Van Marion (ULB). Les scientifiques se soucient aussi de communiquer sur leurs recherches. Ils souhaitent aussi que le public comprenne leurs résultats d'études."

La frontière entre le journalisme, la recherche et l'expertise est encore plus floue lorsque tous ces protagonistes s'intéressent aux sciences sociales, poursuit Grégoire Lits. "D'une certaine manière, chercheurs et journalistes sont en concurrence sur la façon de raconter la société. Les deux professions produisent un discours sur "ce qu'est la société", mais



Débats et expertises se succèdent tous les soirs sur "Question en prime" de la RTBF

de deux façons incompatibles. Les chercheurs sont sur du temps long, avec un certain vocabulaire, etc. Tandis que les journalistes doivent aller plus vite et synthétisent le tout en peu de signes." Et cette concurrence peut engendrer des difficultés. Ou au contraire, une forme de complémentarité.

3. SE PRENDRE AU JEU DES SCIENTIFIQUES

Pour certain-e-s journalistes, c'est en tout cas ce qui s'est passé durant cette année d'actualité pandémique. Arnaud Ruysen: "D'ordinaire, je suis un journaliste tout terrain mais depuis un an, par la force des choses, je suis focalisé sur un sujet. J'ai donc découvert ce que signifie être un journaliste spécialisé dans

un dossier. Tu noues un réseau de contacts. Tu comprends davantage de choses. Tu acquies un socle de connaissances. Tu te prends au jeu des scientifiques. Oui, c'est sûr qu'il y a une forme de convergence entre nos professions. Je pense aussi que certains experts apprécient de discuter avec nous, parce qu'en étant en contact avec d'autres acteurs, on peut leur partager d'autres ressentis, entendus par ailleurs."

"Je n'aurai jamais la prétention de dire que je suis une experte en Coronavirus, mais je me documente comme les experts le font, explique Anne-Sophie Leurquin. En un an, j'ai appris à lire des revues scientifiques. J'en lis en soirée, je partage mes réflexions avec mes sources, et eux font de même avec moi. J'ai vraiment bossé sur le sujet cette année. Comme à l'unif, avec des fiches et des fluos."

De l'autre côté de la "barrière", Marius Gilbert (épidémiologiste, ULB) constate également ce rapprochement inédit. "Certains journalistes viennent avec des hypothèses, des explications et des analyses qui sont bien plus fines que certains collègues scientifiques. C'est très intéressant. Il y a une proximité dans la nature de nos démarches. Dans les deux cas, on fait preuve de curiosité. Dans les deux cas, on a un devoir de croiser nos sources. Et dans les deux cas, on propose des explications à un phénomène, et on vérifie nos hypothèses. En cela, le journalisme est très proche de la démarche scientifique."

4. LES JOURNALISTES GÉNÉRALISTES RESTENT CEPENDANT LA NORME

"Mon sentiment est que, globalement, tout le monde a couvert la crise sanitaire avec sa casquette journalistique précédente, avance David Domingo (ULB). Les journalistes politiques sont restés dans la sphère politique, les culturels dans la sphère culturelle, et ainsi de suite. Je pense que les rédactions se sont peu demandées: 'Est-ce que les informations scientifiques sont correctes? Est-ce que les politiques utilisent des données scientifiques en béton? Quelle est la science derrière les décisions politiques?' Etc."

Autrement dit, l'ULB émet l'hypothèse que peu de données scientifiques ont été directement utilisées en 2020 par les journalistes belges. Hypothèse suivante: les scientifiques ont surtout été appelé-e-s pour commenter

l'actualité. "Ce qui revient à une utilisation simpliste de leur expertise", estime Ingrid Van Marion. Autre lecture d'un même phénomène: "Les chercheurs sont un moyen assez simple d'avoir du contenu rapidement", selon Grégoire Lits (ORM).

Au vu de leur expérience cette année, tant Arnaud Ruysen qu'Anne-Sophie Leurquin, mais aussi d'autres interlocuteurs-riche-s contacté-e-s pour ce dossier, disent regretter qu'il n'y ait pas davantage de journalistes scientifiques ou de journalistes expert-e-s dans les rédactions belges francophones. Elle cite la rédaction du *Standaard*, qui compte quatre journalistes dédié-e-s à la santé. Au *Soir*? 1,75.

À *L'Echo*? Trois personnes gravitent autour des sujets de sciences et de santé, au sens très large. "Me concernant, c'était la première fois que je m'aventurais sur un sujet médical, répond spontanément Benoit Mathieu. Je me suis retrouvé là-dedans uniquement parce que je suivais les finances des hôpitaux."

RTL, quelle stratégie? "On n'a pas de service spécialement dédié au COVID au sein de la rédaction, développe Laurent Haulotte. Nos journalistes sont polyvalents. On a cependant demandé à une journaliste comme Dominique Dumoulin de se familiariser avec des notions scientifiques. Elle a participé à des rencontres à l'ULB, avec des profils scientifiques, pour apprendre à vulgariser le sujet. Elle a partagé ce qu'elle en avait retenu avec certains collègues, lors d'un forum de la rédaction. Les journalistes qui décodent en direct ce qui se décide aux CNS ou aux Comités de concertation ont besoin d'un fond un peu plus épais que les autres journalistes, mais ça n'en fait pas pour autant des experts ou des scientifiques. Ils gardent leur mission de journaliste et leur déontologie."

5. VERS DAVANTAGE DE RATIONALITÉ, PARTOUT, TOUT LE TEMPS

Si l'Observatoire de Recherche sur les Médias et le journalisme (UCLouvain) s'intéresse autant aux relations entre journalistes et experts, c'est parce qu'on vit "dans un monde où tout passe de plus en plus en la prisme du savoir scientifique, analyse Grégoire Lits. Il est donc important de comprendre comment les journalistes s'adaptent à cette tendance vers davantage de rationalité. Ce n'est pas forcément facile à traiter pour les médias, qui doivent toucher une audience. Or, les informations très rationnelles et scientifiques, ça ne marche pas. Il est donc important d'analyser comment les médias rendent compte de savoirs scientifiques dans la sphère publique."

L'ORM tente ainsi, par exemple, de comprendre les failles par lesquelles des erreurs factuelles entrent dans les productions journalistiques qui traitent du réchauffement climatique. C'est l'objet d'étude de Line Vanparys: "Le point de départ, c'est le consensus scientifique sur le réchauffement climatique, et l'absence de consensus dans le traitement médiatique du dérèglement climatique, surtout aux Etats-Unis. Qu'est-ce qui bloque? Une partie de la réponse vient des normes très différentes auxquelles recourent les journalistes et les scientifiques. On constate des problèmes de compréhension et de traduction de la part des journalistes, qui résultent en des erreurs factuelles. C'est davantage le cas pour un sujet comme le réchauffement climatique et moins le cas pour d'autres domaines, comme le journalisme sportif où les détails sont plus justes. Autre élément de réponse: les délais serrés des médias. Or, les scientifiques n'aiment pas trop qu'on simplifie leurs propos. Ils ont donc certains a priori négatifs sur le travail des médias."

Gros avantage de la crise sanitaire, les deux milieux professionnels se sont, en partie, rapprochés. Les scientifiques figurent désormais davantage dans les médias, constate Ingrid Van Marion. "On n'a plus besoin d'expliquer ce qu'ils font, ils sont entrés dans le quotidien des gens." Idem pour les journalistes au profil désormais plus scientifique.

C. J.